Le Moniteur Acadien

ORGANE DES POPULATIONS FRANÇAISES DES PROVINCES MARITIMES.

NOTRE RELIGION. NOTRE LANGUE ET NOS COUTUMES.

JOURNAL HEBDOMADAIRE]

Shédiac, N. B., Jeudi, 18 Septembre 1902.

Vol. XXXVI.—No. 12

ADRESSES D'AFFAIRES

Dr J. A. LEGER
SHÉDIAC, N. B.

Bureau bâtie entre l'hôtel Weldon et la pharmacie Lawton.
Résidence au coin de la rue Ste-Anne et de la grande rue.

Dr L. J. Belliveau
SHÉDIAC, N. B.

Bureau dans la bâtisse Gilbert, Grand'Rue.
Résidence à l'Hôtel-Weldon, où on le trouvera la nuit.

Dr Leric Robidoux
MÉDECIN ET CHIRURGIEN

Bureau : Première porte à l'Est de la pharmacie Descom.
Résidence : rue St-Joseph.

SHÉDIAC, N. B.

Consultation à toute heure du jour et de la nuit.

Dr E. T. Gaudet
MÉDECIN-CHIRURGIEN

ST-JOSEPH—MEMRAMCOOK

Les maladies des yeux et des oreilles seront traitées comme auparavant.

Dr T. J. Bourque
Ancien bureau du Dr Landry

RICHIBOUCTOU, N. B.

Consultation à toute heure du jour et de la nuit

Dr F. A. Richard
(Gradué du Collège de Médecine de l'Université McGill, Montréal)

CHATHAM, N. B.

Bureau : Bâtisse B. Moran, coin des rues Duke et Cunard.
Consultation à toute heure.
1er août 1900—ac

Dr F. W. Tozer,
Gradué du Collège de Médecine de l'Université McGill, Montréal.

MÉDECIN ET CHIRURGIEN.

KINGSTON, COMTE DE KENT

Consultation à toute heure.
10 sept 1900

W. A. Russell,
AVOCAT, AGENT D'ASSURANCE, COLLECTEUR, ETC.,

SHÉDIAC, N. B.

On collecte les comptes avec expédition et on exécute toute instruction avec ponctualité.

McInerney & Robidoux,
AVOCATS, SOLICITEURS, NOTAIRES PUBLICS, ETC.

RICHIBOUCTOU, N. B.

Argent à prêter sur hypothèque.

G. V. MCINERNEY. FERD. J. ROBIDOUX

McQuarrie & Arsenault,
AVOCATS, NOTAIRES PUBLICS, ETC.,

Summerside, - - - I. P. E.

Argent à Prêter

NEIL MCQUARRIE | AUBIN E. ARSENAULT

P. D. LeLAN C,

ORFÈVRE ET BIJOUTIER.

Répare Montres, Horloges, Bijouteries de toute espèce. Tout ouvrage garanti, prix modérés. N'oubliez pas la place, en face du magasin O. M. Melanson & Cie, Shédiac, N. B.
28 juin 1902—ac

Un évêque acadien

La question de nommer, au Nouveau-Brunswick, un évêque de nationalité acadienne n'est pas nouvelle. Elle a été agitée d'abord, il y a quelques années, par NN. SS. Sweeney, de Saint Jean, et Rogers, de Chatham, ont demandé des coadjuteurs.

Un comité soigneusement choisi parmi les Acadiens les plus distingués a alors été chargé de faire à qui de droit les représentations nécessaires pour obtenir cette nomination. On avait lieu de croire que la majorité des fidèles de ces deux diocèses pouvait s'attendre à ce que le chef spirituel de l'un ou de l'autre serait choisi parmi eux.

On comptait naturellement sur l'appui de tous les catholiques canadiens-français. Il semblerait que ceux-ci n'ont pas alors saisi toute l'importance de la question ou que, trop confiants dans le succès d'une cause si juste, ils aient manqué d'énergie et de dévouement envers les Acadiens. Nous aurions sans doute pu faire la-dessus une campagne suivie et en assurer probablement le succès.

Quoi qu'il en soit Rome a alors décidé de confier la mitre épiscopale à deux fils distingués de la Verte Erin. Les nouveaux titulaires, Mgr Casey et Mgr Barry ont toutes connaissances et le tact voulus pour présider aux destinées d'un diocèse. Ils ont été accueillis avec la courtoisie et le respect qu'ils méritaient; mais les Acadiens n'ont pas cessé de faire valoir leurs titres à la représentation dans l'épiscopat. A chaque convention nationale, ils ont élevé leur voix en faveur d'un évêque de leur nationalité et il faut espérer qu'avant longtemps ils obtiendront ce qu'ils demandent avec tant d'instance. La situation, quoique fort embarrassée, est loin d'être désespérée, et malgré toutes les apparences au contraire, il pourrait bien arriver que les droits de nos frères d'Acadie soient reconnus à brève échéance.

Et ce ne serait que justice. L'infortuné groupe de Français dont les malheurs séculaires sont bien connus, les anciens persécutés de 1755, les pauvres habitants qui ont passé un siècle dans la misère et l'ignorance ont assez souffert de la main de leurs ennemis naturels, il faut que leurs véritables frères viennent à leur secours. Il nous incombe de les traiter non seulement avec justice, mais avec générosité. Lorsqu'un membre de la famille a beaucoup souffert, tous les autres doivent le combler de tendresse afin de lui faire oublier ses maux. Les autorités romaines se rappellent que les Acadiens, durant toutes les persécutions dont ils ont été victimes, se sont plus que jamais rapprochés de l'Eglise. Souvent privés de missionnaires pendant des années entières, ils ont conservé intacts leurs principes et transmis à leurs fils une foi inaliénable.

Malgré les efforts inouïs faits de part et d'autre pour les anéantir, ils se sont groupés autour de leur drapeau et constituent aujourd'hui l'un des éléments les plus puissants de la race canadienne-française. Leur histoire est une admirable épopée qui fait honneur à notre race.

Aujourd'hui, ils sont représentés aux Communes, au Sénat, sur le banc judiciaire, dans tous les corps publics de leurs provinces, ils ont un clergé national et comptent trois collèges classiques; une seule chose leur manque : la nomination d'un évêque acadien. Certains de leurs prêtres ne feraient pas mauvaise figure au trône épiscopal. Plusieurs de ceux-ci sont nés en France ou dans la province de Québec; mais nous croyons que le premier évêque acadien devrait être natif des provinces maritimes, descendant directement des vieux pionniers de leur pays.

Il ne faut pas que ce soit un fils de notre province, ni un Français d'Europe. Les Acadiens méritent le compliment d'avoir un des leurs. Et rien ne leur donnerait plus de fierté nationale que voir un prince de l'Eglise choisi dans l'une de leurs familles.

—Le Journal.

Bibliographie

"HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINT-LIGUORI, comté de Montcalm, P. Q.—avec une notice biographique du Saint Patron, par A. C. DUGAS, Ptre., curé de Saint Clet."

Tel est le titre d'un superbe volume de près de 300 pages et élégamment imprimé sur papier de luxe, que le bienveillant auteur nous adressait il y a plusieurs semaines déjà, mais que les occupations nous avaient empêché d'ouvrir jusqu'à ce jour. Nous en demandons mille pardons à M. l'abbé Dugas, ce lettré acadien qui fait la gloire du clergé canadien, et dont le Moniteur a déjà publié maint écrit du plus haut intérêt pour ses nombreux lecteurs. On ne l'a pas oublié, M. l'abbé A. C. Dugas a visité l'Acadie il y a deux ans; il a passé dans plusieurs de nos paroisses, et en particulier à Shédiac, où il a célébré la messe un dimanche, et donné une instruction toute vibrante de patriotisme religieux et national, remplie de bons conseils et de perles d'éloquence sacrée.

La plume de l'auteur est aussi élégante que sa parole est facile, aussi l'histoire de Saint Liguori captive-t-elle l'attention et l'admiration du commencement à la fin. Cette paroisse est en partie peuplée de descendants acadiens. Dans les documents cités par M. l'abbé Dugas, on rencontre souvent les noms de Dugas, Bourgeois, LeBlanc, Landry, Jeansonne, Brien, Brault, Brisson, Mireau, Mercure, Thibodeau, Gaudette, Pellerin, Forest, Richard, etc.

Saint Alphonse de Liguori, ou simplement Saint-Liguori, est une humble et petite paroisse assise au pied des Laurentides, échelonnée sur les bords de trois jolies rivières qui se nomment rivière Ouareau, rivière Rouge et rivière Blanche. Elle n'a aucune prétention à se produire au grand jour de la célébrité : son unique aspiration jusqu'ici n'a été que de remplir le rôle que la Providence lui a départi, c'est-à-dire faire le bonheur de ceux qui la composent et qui en sont les membres chers.

Et de même que les arbres qui croissent sur le bord des rivières, deviennent forts et vigoureux, en plongeant leurs racines dans les eaux, ainsi le faible rameau détaché de l'arbre séculaire de Saint Jacques de l'Acadie ou de la Nouvelle Acadie, planté dans un sol fertile et arrosé par d'habiles jardiniers, a-t-il grandi en puissance et en heureux fruits de salut.

C'est en 1852 que Saint-Liguori fut érigé en paroisse par Mgr Bourget.

Marguilliers et visites de paroisse
Le chapitre des marguilliers et des visites de paroisse mérite plus qu'une mention, nous allons en citer une bonne partie :

Lorsqu'un territoire veut s'organiser en paroisse, on commence par élire un ou plusieurs syndics dont le rôle consiste à prendre soin des biens de la communauté et à les remettre aux mains du curé et des marguilliers, lorsque plus

taré, la paroisse est légalement formée. Alors commence à se faire, d'année en année, l'élection des marguilliers, de manière que le banc soit sans cesse occupé par trois marguilliers élus par les paroissiens tenant feu et lieu. Le marguillier comptable porte le nom de marguillier en charge, et le banc de ces officiers qui, avec le curé, forment le bureau de la Fabrique, s'appelle le banc de l'œuvre ou simplement le banc d'œuvre. L'élection des marguilliers se fait d'ordinaire au mois de décembre, mais son installation n'arrive que le premier de l'an, par la cérémonie suivante qui peut varier : A peine le Gloria de la messe est-il entonné, que le bedeau, en grande tenue, se rend au banc d'œuvre, salut profondément le marguillier sortant de charge et tous deux s'en vont au banc du nouvel élu, ils lui font une belle révérence, en l'invitant à les suivre, et le conduisent au banc d'honneur, et le bedeau ramène l'ancien marguillier à l'endroit d'où il est parti, trois ans auparavant.

Autrefois, avant son intronisation, le marguillier, agenouillé à la balustrade, prêtait serment sur l'Evangile de remplir fidèlement ses fonctions; mais cette formalité n'est plus qu'un souvenir du passé. L'usage voulait aussi que l'ancien marguillier, en sortant du banc, donnât un beau pain bénit à sa paroisse ou un cadeau à son église; malheureusement, il n'y a plus de pain bénit, et on a fini par oublier ces cadeaux qui pouraient servir à perpétuer le souvenir d'une charge bien remplie.

Comme c'est aux marguilliers d'accompagner M. le curé, dans sa visite de paroisse, nous allons profiter de l'occasion pour rappeler, en quelques mots, ce qu'était jadis cette visite connue partout sous le nom de "quête de l'Enfant Jésus." Pour nos marguilliers, c'était un grand honneur, en même temps qu'un certain fardeau; mais l'honneur et le fardeau n'effrayaient nullement nos braves ancêtres.

Bien des fois, ce sujet fut traité et peint sur le vif; cependant chacun a sa manière d'envisager les choses, et c'est précisément de cette variété de descriptions, faites à différents points de vue, que le peuple se formera des idées claires sur ces poétiques promenades, sur ces visites antiques et nouvelles à travers nos paroisses, visites toujours les mêmes quant au but, mais souvent variées, selon les temps et les lieux.

M. le curé annonce d'avance sa visite, son objet, ses fins, ses consolations et ses fruits. Et, d'un autre côté, comme un bon pasteur, il doit connaître tous ses paroissiens, leur état moral et religieux, leurs besoins spirituels et temporels; pour cela il fait son recensement et profite de son passage pour bénir tous les objets pieux qu'on lui présente et offrir lui-même une médaille aux enfants qui n'ont pas communie, et qui viennent avec timidité lui présenter leur petite main tremblante. Mais n'anticipons pas, et avant de dire ce qui va se passer à la visite, assistons d'abord à la scène du départ du presbytère. Dans plusieurs endroits, un seul marguillier accompagne M. le curé dans sa visite, et, au lieu de recevoir des dons en nature, comme autrefois, on n'offre plus aux visiteurs que de l'argent. Mais ce n'est pas là la coutume générale, car en plusieurs endroits, les coutumes du bon vieux temps se continuent dans tout leur charme. Ce sont ces visites là qu'il faut raconter, pour la raison qu'elles sont abolies dans notre paroisse, ainsi que dans beaucoup d'autres. Donc, à l'heure convenue, vers 7 heures, les trois marguilliers sont à la porte du presbytère, avec leurs voitures prêtes à la course. Déjà le cri de la neige, le bruit des grelots sonnants, le claquement du fouet dans l'air et les brefs commandements de nos hommes

nous ont prévenus de leur arrivée.

On entre, juste le temps de prendre un verre de Jamaïque ou de rhum—ne pas oublier qu'on est dans l'ancien temps—et on précipite le départ. Pendant que les chevaux renâclent et piaffent d'impatience, le marguillier prépare sa carriole, dispose ses deux robes, fait l'officier autour de M. le curé qu'il enveloppe de son mieux, saisit les guides de son coursier qui part au galop, et le dirige vers l'une des extrémités de la paroisse, chez le paroissien le plus éloigné et dont le terrain confine à la paroisse voisine. Nos trois marguilliers n'oublient pas les deux autres—portent le long capot d'étoffe grise ou bleue, avec capuchon très pointu sur la tête, ceinture fêchée et pantalons à clapet ou bavaoise, taillés dans la même pièce que le capot, le tout fabriqué à la maison. Un peu en arrière du beriot viennent les deux autres marguilliers dans des voitures de charge, destinées à recueillir ce que les paroissiens offrent à M. le curé pour l'Enfant Jésus. Dans la première de ces deux voitures prendront place les menus objets : des volailles, des briques de lard, d; la chandelle, de la filasse, des plumeaux, etc., etc., tandis que la seconde est réservée aux grains, aux patates, etc., etc.

C'est pour nos marguilliers le moment favorable de faire valoir leurs chevaux tant vantés; coûte que coûte, il faut suivre de près la première voiture et, malgré les lourdes charges, il est d'usage d'arriver en même temps aux maisons visitées; l'honneur est engagé, la réputation est en jeu. Quel affront si l'une des bêtes était rendue avant d'arriver à destination! Mais il n'y a aucun danger de ce côté, car les chevaux sont choisis et préparés avec soin; dans tous les cas, il peut y avoir lieu de reprise et tel qui, l'année précédente, était préposé aux charges, se trouve maintenant à se carrer à côté de son curé.

En ce jour de visite, tout le monde reste à la maison pour recevoir M. le curé, le père de famille est sur le seuil de sa porte, qu'il ouvre à deux battants devant les distingués visiteurs. Dans les familles où fleurissent encore les traditions anciennes et religieuses, tout le monde tombe à genoux pour recevoir la bénédiction du pasteur de la paroisse; puis l'usage veut que le prêtre, comme un bon père de famille, tende la main à tous ses paroissiens, depuis le chef de la maison jusqu'au poupon que la mère porte dans ses bras.

Cette cérémonie de la bénédiction est si belle et si fructueuse, qu'on ne devrait pas la laisser tomber en désuétude.

Le trait suivant servira à nous édifier et accentuera davantage notre manière de voir.

C'était au mois de janvier 1879, au Sault au Récollet, où demeurait, dans sa solitude, le vénérable Mgr Bourget, archevêque de Martinopolis. La visite de paroisse s'ouvrait, et, comme il convenait, la première visite fut au distingué prêtre. Le jeune vicaire d'alors, M. Joseph Lévesque, décédé à Sainte-Sophie, entre chez Monseigneur, qui l'attend au salon, avec tous les prêtres de son palais. Intimidé d'abord en présence de ce beau vieillard de quatre-vingts ans, il fut ensuite comme frappé de stupeur en voyant ce prince de l'Eglise tomber à genoux devant lui, ainsi que ses compagnons, pour lui demander et en recevoir la bénédiction. Aux yeux de Mgr Bourget, ce jeune prêtre est le représentant de Dieu, dans la visite de paroisse, et Sa Grandeur le reçoit comme tel; Monseigneur veut aussi faire revivre la tradition de nos pères et la pratique de sa famille à Saint-Joseph de Lévis, en donnant à tout le diocèse une excellente leçon de respect dû au sacerdoce et faire connaître au peuple la place que le prêtre

UN BON THÉ,

La sorte qui vous fera demander une deuxième tasse

THE RED ROSE